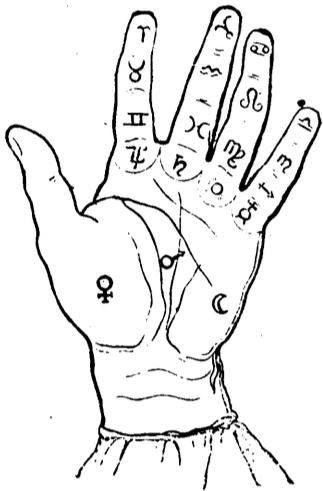


DIVINATION D'APRES LA MAIN

La main carrée est généralement équilibrée dans toutes ses parties, c'est à dire qu'elle n'est ni courte ni longue, ni molle, ni dure ; les doigts, sont proportionnés à la paume ; le bout des doigts est carré ; les deux lignes qui limitent les côtés de la main sont sensiblement parallèles.

La main carrée représente la raison ; on l'appelle la main naturelle ou philosophique ; c'est l'égalité de tempérament, la justice et la pondération de la pensée ; la vie animale et la vie psychique, justement équilibrées entre elles, sont également éclairées par le flambeau de la lumière intellectuelle !

Il y a égal épanouissement de toutes les facultés de l'Être, et par suite, accord et harmonie !

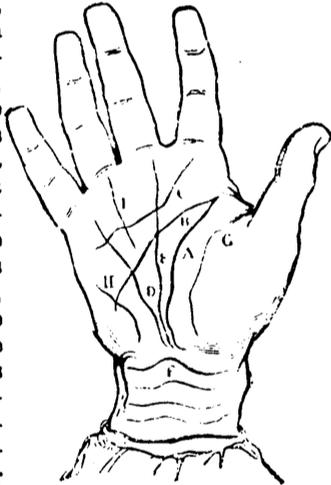


La main pointue est rarement équilibrée ; elle est ou longue ou courte, mais elle est presque toujours fine et moelleuse ; si, par exception, elle est épaisse et dure (ce qui se rencontre bien rarement) elle représente le fanatisme et la superstition.

Dans la main pointue, les doigts (ordinairement lisses) ont le bout pointu, et les deux lignes qui limitent les côtés de la main, au lieu d'être

parallèles, tendent à se rencontrer non loin et en avant de l'extrémité des doigts.

La main pointue, qu'on appelle main psychique, a des perceptions rapides, mais fugitives, la vie intellectuelle plus développée dans la recherche du beau que dans la connaissance du vrai, exalte et trouble la vie des sens et des affections, et l'éloignement de la réalité la précipite dans le monde des fictions et des chimères. La main pointue est riche d'imagination, elle a pour elle conception, l'invention, la prescience ; son domaine est l'art, la poésie le rêve.



La main spatulée n'est pas mieux équilibrer que la pointue ; elle est ou trop longue ou trop trapue, et plutôt dure que molle.

Le bout des doigts va en s'évasant et forme une sorte de spatule : les deux lignes renferment la main, au lieu d'être parallèles, tendant à s'éloigner l'une de l'autre en divergeant.

La main spatulée, celle de Pranzini et de Troppmann cour-



te chez l'un, longue chez l'autre, représente l'action, l'exécution, la pratique des choses ; aussi l'appelle-t-on la main industrielle, la vie animale l'emporte sur la vie psychique ; l'intelligence éclaire plutôt la forme matérielle que les horizons lointains et élevés de la pensée !

Dans la main psychique, l'idéalisme avait une

trop grande prépondérance ; dans la main industrielle, c'est le réalisme qui l'emporte ; ces deux excès sont également regrettables, car ils mènent tous à l'erreur ; c'est dans le juste milieu que la vérité ouvre son sillon !

L'excès en tout est un mal : en effet, la main carrée elle-même, qui cependant est l'image de la raison, si elle vient à s'exagérer dans sa forme, n'est plus équilibrée, trop carrée, elle représente le fanatisme de l'ordre et de la méthode, l'exaltation du juste qui produisent la régularité abrutissante, le despotisme étroit, l'esclavage du droit, de l'usage et de la règle.

L'exagération de la forme pointue, qui se rencontre souvent chez vous, mesdames, représente le dévergondage de l'imagination, elle engendre le caprice, le mensonge, l'imprévoyance et conduit aux entreprises romanesques, aux tendresses folles, aux alternatives de joie et de tristesse, aux grands découragements.

L'exagération de la forme spatulée mène aux mêmes erreurs par une autre voie : représentant une extrême confiance en soi-même, une ambition démesurée, un besoin absolu de mouvement. Cette disposition exagérée précipite dans des entreprises chimériques ; et le scepticisme, qui est la négation du vrai, produit le même résultat que l'idéalisme qui le voile.

Le philosophe et l'administrateur ont la main carrée.

Le poète et l'artiste ont la main pointue.

L'industriel et le conquérant ont la main spatulée.

Il se peut qu'on trouve des artistes dans la forme spatulée, mais alors c'est l'art mouvementé, c'est-à-dire la sculpture ou le théâtre, où l'action domine presque l'inspiration.

Les mains carrées agissent avec réflexion, recherchant l'ordre, la symétrie et vivant autant par la pensée que par le cœur ; elles aiment avec force, mais sans aveuglement ni passion. Elles sont constantes dans leurs affections.

Les mains pointues sont irrésolues, volages, inconstantes ; elles conçoivent, inventent, exécutent rarement ; leurs sentiments sont ardents, mais fugaces ; elles aiment avec exaltation, leur amour est un vrai feu de paille !...

Les mains spatulées sont énergiques, industrielles et résolues : leur persévérance, qui va jusqu'à l'audace, ne recule devant aucun obstacle. Mais quelque ardeur qu'elles mettent dans leurs affections, elles ne sont jamais tendres.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES

Il faisait affreusement froid ; il neigeait et la nuit tombait, la dernière nuit de l'an. Dans la neige et la nuit marchait par les rues une pauvre petite fille, nu-tête, pieds nus. Elle avait, il est vrai, au sortir de sa maison, des pantoufles, mais trop grandes, trop larges : c'étaient celles de sa mère qui était morte. La petite les avait perdues, en traversant la rue, au moment où deux voitures passaient, lancées à toute vitesse. Elle n'avait plus retrouvé l'une des pantoufles ; un gamin avait ramassé l'autre qu'il avait emportée en fuyant. La petite pauvre s'en allait donc les pieds nus, rougis et bleuis par le froid. Dans son tablier rouge elle portait des paquets d'allumettes et elle en tenait un dans la main. Elle n'avait rien vendu de la journée, personne ne lui avait donné un petit sou.

La neige tombait à flocons sur ses longs cheveux blonds qui ondoyaient en belles boucles sur son cou ; mais elle n'y pensait point. A toutes les fenêtres brillaient des lumières ; on sentait un fumet d'oie rôtie ; c'était la nuit de la Saint Sylvestre, et c'est à cela qu'elle songeait.

Dans un angle formé par deux maisons, dont l'une faisait saillie sur l'autre, elle s'assit et se pelotonna. Elle avait ramené ses petits pieds sous elle, mais les sentait ainsi plus glacés. Elle ne voulait pas rentrer à la maison : elle n'avait pas rencontré un seul acheteur, pas reçu un seul sou. Son père la battrait, bien sûr, et puis à la maison,

il faisait froid aussi, on vivait sous les toits, et le vent entraînait en sifflant dans la mansarde, quoiqu'on eût bouché les trous avec de la paille et des chiffons.

Ses pauvres petites mains étaient toutes raidies par le froid. La flamme d'une allumette aurait pu les réchauffer un peu ; mais oserait-elle en tirer une du paquet, la frotter sur le mur, et en approcher les doigts ? Elle la tira. Frft ! Quelle belle étincelle ! Quel flamboiement ! C'était une flamme chaude, vive, comme celle d'une chandelle ; et elle promena tour à tour chacune de ses mains au-dessus. Ah ! quelle jolie, quelle bonne et merveilleuse petite flamme ! L'enfant crut vraiment être assise devant un grand poêle en fer avec des pieds de cuivre poli et une plaque de cuivre. Quel brasier, et comme ce feu était bienfaisant ! Elle étendit les pieds, pour les réchauffer aussi ; mais l'allumette s'éteignit, le poêle disparut : elle n'avait plus dans la main que le petit bout de bois tout noir.

Elle frotta une seconde allumette sur le mur ; la flamme illumina la façade blanche, qui devint tout à coup transparente. La petite fille voyait maintenant l'intérieur de la maison. Sur la table était étendue une nappe blanche, et sur cette nappe étaient rangées des assiettes de porcelaine autour du plat où fumait l'oie rôtie, farcie de pommes et de raisins secs. Et, spectacle encore plus beau à voir, l'oie se levait du plat et venait, cahin caha, la fourchette et le couteau dans la poitrine, vers la pauvre petite marchande. Puis, tout à coup, l'allumette s'éteignit et il ne resta plus que le mur épais, humide. Elle recommença un troisième frottement ; et voici qu'elle se trouvait sous un arbre de Noël, plus beau, plus grand encore que celui qu'elle avait vu chez le marchand. Des milliers de petites chandelles étincelaient dans les branches vertes auxquelles étaient suspendus des jouets comme ceux qu'elle avait aperçus aux étalages. Elle avança les deux mains pour les prendre : l'allumette s'éteignit encore. Et dans le ciel les étoiles montaient plus haut, plus haut ; une d'elles tomba en traçant une longue traînée de feu.

— C'est quelqu'un qui meurt ! dit la petite fille, car sa grand-mère lui avait raconté que lorsqu'une étoile tombe, c'est qu'une âme remonte à Dieu.

Elle frotta encore une allumette sur le mur, et le rayonnement reparut avec toute sa splendeur, et dans le vestibule de la maison, la grand-mère, la bonne grand-mère, morte l'hiver dernier, était là, regardant la petite fille avec douceur, avec bonté.

— Grand-mère, prends-moi ! s'écria l'enfant. Oh ! prends-moi ; emmène-moi ! Je sais, tu vas disparaître, quand l'allumette sera éteinte, tu vas disparaître comme le poêle chaud, comme l'oie appétissante, comme le bel arbre de Noël !

Et d'un seul coup elle mit le feu à tout le paquet d'allumettes, car elle voulait retenir la grand-mère.

Et les allumettes brillèrent d'un tel éclat qu'on y voyait mieux qu'en plein jour ; jamais la grand-mère ne lui avait paru plus belle, plus grande ; elle prit la petite fille par la main, et toutes deux s'envolèrent rayonnantes de joie, dans l'espace infini, où il n'y avait ni froid ni faim, ni souffrance.

Et quand vint le matin, on vit, dans un coin, accroupie, adossée au mur, la petite pauvre, les joues roses, le sourire aux lèvres ; elle était morte, morte gelée, la veille de l'an nouveau. Son corps était raidi, et dans son tablier elle avait des paquets d'allumettes. Celui qu'elle tenait dans la main était presque entièrement brûlé !

— Elle aura voulu se réchauffer ! dit quelqu'un. Mais personne ne se doutait de toutes les belles choses qu'elle avait vues et du voyage qu'elle avait fait avec sa grand-mère. ANDERSEN.

Fromage à la crème.—Prenez un morceau de bon fromage blanc (lait caillé égoutté), délayez-le dans du lait bouilli et refroidi. Passez dans une passoire fine, mêlez-y deux blancs d'œufs battus en neige, versez le tout dans un ou plusieurs moules d'osier garnis de mousseline et laissez égoutter cinq à six heures. Renversez dans un compotier et versez dessus de la crème fraîche.